

« Vraiment, ce vin est infect ! ragea la vieille dame. Mais pourquoi donc, ai-je accepté cette invitation ? »

Madame Stanford avait pourtant des espoirs élevés en se pointant à cette rencontre estivale. Seule depuis si longtemps dans sa maison de campagne, son mari étant décédé depuis de nombreuses années, elle avait accepté de s'y rendre. D'autant plus que c'est M. Abbotford qui l'y avait invitée.

Un voisin immédiat qu'elle croisait à l'occasion et qu'elle trouvait fort aimable. Il la saluait toujours fort gentiment, en lui glissant une subtile œillade qui lui procurait un frisson qu'elle n'avait pas ressenti depuis fort longtemps. Sa grande maison qu'elle arrivait de moins en moins à entretenir, cette demeure qui avait hébergé des décennies de bonheur avec son Arthur adoré, lui apparaissait dorénavant comme un fardeau douloureux, qui lui rappelait sans cesse sa solitude.

Qu'espérait-elle, vraiment ? Que ce M. Abbotford sorte enfin de sa réserve et l'invite à dîner avec lui ? Mais voyons ! Jamais elle n'aurait accepté une telle effronterie ! Elle n'est pas une femme comme ça, voyons ! Non. Elle aurait seulement aimé engager une conversation toute simple, innocente et charmante. Sur la température douce prenant le relais d'un hiver si rude, ou à propos des crochus qui pointaient leur tige dans les jardins de leurs maisons. Mais non, rien de tout cela.

« Ce malotru, les yeux fixés dans le vide, ne m'a pas adressé la parole depuis mon arrivée. Pas même un regard, une salutation discrète ou l'offre d'un verre de vin. Je n'allais tout de même pas l'aborder, je ne suis pas une femme comme ça ! »

Désabusée, elle se contente de noyer sa frustration en sirotant ce vin infect, tout en écoutant les rires et les conversations ambiantes. « Ah ! que mon Arthur me manque ! »